

La considération de certains aspects de la personnalité d'André LEO m'autorisent à peine à tenter de cerner cette communarde, militante féministe, socialiste, journaliste et romancière, tant cette femme était au fond libertaire .

Ses changements de noms successifs sont comme des titres posés sur les chapitres de sa vie.

Née en 1824 Léodile BERA dans une famille de la bourgeoisie poitevine, le goût de l'écriture la sort de l'ennui et d'un état somme toute un peu dépressif.

Elle devient en 1851 Léodile CHAMPSEIX, du nom de son mari Grégoire CHAMPSEIX, un républicain, socialiste, proscrit en Suisse depuis 1850 ; c'est un proche d'André LEROUX.

En plus de son mari, elle en épouse aussi les idées politiques, en précisant son attachement : * au besoin impérieux de lier socialisme et République dans un cadre démocratique

- à la nécessité de rapprocher ouvriers et paysans pauvres
- à la plus grande prise en considération des droits de la femme
- à l'importance de l'instruction du peuple par une pédagogie progressiste et de l'enseignement en tant que source d'émancipation humaine.

En 1860, l'amnistie leur permet de revenir à Paris. A la naissance de ses 2 fils jumeaux André et Léo (dont les deux prénoms sont à l'origine de son pseudonyme littéraire) correspond aussi le début réel de sa vie d'écrivaine. Ses ouvrages restent en continuité avec la lutte contre le IInd Empire. « Un divorce » en 1861 puis en 1862 « un mariage scandaleux » dénonce les mariages arrangés et exalte l'amour triomphant des inégalités sociales, ces deux ouvrages célèbrent la naissance de la romancière.

Son mari meurt en 1863. Cela ne stoppe en rien son élan républicain qu'elle s'efforce de communiquer à ses enfants. Elle mène de front écriture, éducation de ses fils et fréquentation de réunions publiques, maintenant luttes sociales et féminisme comme deux têtes de pont de son action.

En 1868, elle rencontre Benoît MALON, l'un des dirigeants de l'AIT (l'Internationale des Travailleurs) avec Eugène VARLIN son ami. Elle a 44 ans, il de 17 ans son cadet ; entre amante et mère, MALON peut avoir du mal à se positionner. André LEO parfera les connaissances générales de Benoît.

Elle se lie la même année avec Louise MICHEL et Maria DERAISME avec qui elle fonde la « Société de revendication des droits de la femme », intervient aux côtés de Paule MINCK pour défendre la condition féminine dans les assemblées ouvrières.

En 1869, année capitale où elle écrit ce qui sera son œuvre fondamentale « La femme et les mœurs », elle projette avec son amie Noémie RECLUS la création d'une école primaire laïque de jeunes filles. Elle collabore durant 3 mois au journal « l'Egalité » dont BAKOUNINE est un des instigateurs en Suisse.

Elle est dans la rue avec Louise MICHEL quand la République est proclamée en 1870.

L'enchaînement des évènements politiques, sa plume et sa fibre sociale transforment André LEO. La romancière devient journaliste et ses papiers autant de tribunes et plaidoyers contre les inégalités homme-femme et sociales. Son engagement atteint un nouveau palier en 1871 : elle tente de peser sur les évènements par ses articles dans « la Sociale », « le Cri du peuple », « la Commune » ; occupe le poste de rédactrice dans « la République des travailleurs », organe de l'Internationale.

Au mois d'Avril, elle rentre de province pour prendre part à la Commune, lance son appel « aux travailleurs des campagnes » et « toutes avec tous » où elle tente de faire accepter les femmes parmi les révolutionnaires. Elle s'occupe d'une école et s'en souciera au-delà de l'effondrement de la Commune, participe aux travaux de la « Commission féminine de l'enseignement » avec Noémi RECLUS et Anna JACLARD, prend position sur les grandes questions du jour, soutient l'action militaire de ROSSEL et demeure aux côtés de Benoît MALON, nouveau maire des Batignolles, qui défendra jusqu'au bout son arrondissement comme André LEO aura su défendre jusqu'au bout l'école dont elle s'est occupée.

Elle échappe à la répression, s'exile avec son compagnon en Suisse, y prend à Lausanne la défense de la Commune dans un discours intitulé « la guerre sociale » qu'on ne la laissera pas terminer.

Ils partent ensuite en Italie, devient officieusement « madame MALON », mais rompt avec lui en 1878, ne supportant plus ses infidélités.

L'amnistie la ramène en France en 1880 où elle continue d'écrire, tombe un peu en disgrâce et dans l'oubli, forte de son indépendance qui l'aura amenée à critiquer BAKOUNINE et les thèses misogynes de PROUDHON.

Pour son malheur, ses 2 fils disparaissent entre 1885 et 1893.

« Coupons le câble » en 1899 est sa dernière œuvre ; elle y plaide la séparation entre l'Eglise et l'Etat, six ans avant la loi du 9 Décembre.

Mais André LEO meurt en 1900.

Pour autant une phrase d'André DALOTEL montre toute l'actualité d'André LEO :
« André LEO a surtout refusé la logique funeste de l'embrigadement et l'esprit sectaire qui tue les plus belles révolutions. Combattante de l'égalité, elle n'a pas oublié la liberté. Sa longue bataille pour les droits des femmes, des enfants, des peuples est le fil d'or qui la relie au monde d'aujourd'hui ».

Enfin, je ne pouvais terminer sans citer André LEO ; femme des Lumières qui au nom de l'intérêt général était capable de penser contre elle-même, voici quelques lignes extraites d'une lettre qu'elle a adressée en Avril 1869 au journal « l'Egalité » :

« Un ordre prétendu, qui admet la souffrance comme condition de ce qu'on appelle la paix, n'est que le désordre, et il n'y a point de science économique, si profonde qu'elle se dise être, que ne réduise à néant la protestation du plus humble des travailleurs, réclamant avec le sentiment de son droit le bien-être, l'instruction et le loisir nécessaires à toute créature morale et intelligente. La justice, en un mot, n'a qu'une base, une définition : l'égalité.

Nous croyons à l'égalité ? Soyons conformes à notre foi en respectant la dignité d'autrui comme la nôtre et en n'élevant point, sans preuve, de soupçons contre la loyauté de ceux qui diffèrent de nous.

Il est des esprits sincères, dévoués, qui, tout en déplorant ardemment des maux qu'ils cherchent d'ailleurs à soulager par tous les moyens possibles n'en estiment pas moins que les changements brusques, immédiats, ne sont pas plus dans l'humanité que dans la nature. Sans doute, l'homme peut quand il veut. Mais il ne veut qu'en raison de ce qu'il est, de sa situation, de ses lumières. Un jugement aveuglé par l'éducation, par les préjugés, n'admet que des modifications nécessaires. Ils sont rares, ceux qui peuvent être subitement éclairés par le choc d'idées contraires ».